

Pernes-les-Fontaines, le 7 mai 2015

LA CROIX DE CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

LE 70^{EME} ANNIVERSAIRE DE LA LIBÉRATION DES CAMPS DE LA MORT

- Monsieur le Maire de Pernes
- Monsieur le Conseiller Départemental
- Monsieur Jean Bottey,
Président départemental de Vaucluse, de l'ANACR
- Madame Raymonde D'Isernia,
Présidente départementale de l'ADIRP de Vaucluse
- Monsieur Sylvain Meyer,
Président de la Section de Pernes de l'ANACR

Chers amis, chers camarades,

Merci, un grand merci ! Votre présence nombreuse, ce soir, à cette invitation organisée par l'ANACR, Comité de Pernes, me touche beaucoup. Vous savez certainement que cette croix de la Légion d'honneur m'a été Remise officiellement, le 20 Janvier 2015 par Monsieur Blanc, Préfet du Vaucluse.

Mes amis du Comité de Pernes de l'ANACR ont voulu donner plus d'éclat à cette reconnaissance en décidant d'organiser cette soirée pour les AMIS de la Résistance et de la Déportation. Ils ont eu raison car cette gratification est le résultat positif de Raymonde D'Isernia, notre présidente des Déportés qui a multiplié les démarches, les interventions et les contacts auprès des autorités départementales. Ce travail de harcèlement a porté ses fruits et je la remercie sincèrement. Je savais que c'était une battante et son combat a eu raison de la léthargie dont a été frappée la Grande Chancellerie de la Légion d'honneur.

Je remercie également tous les vauclusiens et vauclusiennes qui ont eu l'occasion de signer la pétition "INITIATIVE CITOYENNE" proposant l'obtention de cette récompense.

Je rappelle que cette demande honorifique a été faite par notre regretté Gérard Perrin assisté de son épouse Marie, en 2007. J'avais alors 85 ans,

c'est dire qu'une telle décoration n'était pas ma priorité. Elle me semblait réservée aux patriotes qui avaient accompli des hauts faits, des actes héroïques. Or, personnellement je m'étais engagé dans la résistance à mouvance communiste dès octobre 1939; cet engagement naturel ne m'ambitionnait pas à désirer une telle distinction.

Ce qui m'a fait changer d'avis par la suite, c'est l'écoute à la radio d'un personnage bien connu, Monsieur François de Closets déclarant: "La résistance en 1940-41, c'était de la gnognote." Une telle déconsidération d'un mouvement patriotique qui en était à sa naissance m'a profondément vexé.

Quand on veut éditer et diffuser des tracts et que l'on n'a rien, la première chose à régler c'est de se munir du matériel nécessaire, c'est-à-dire se procurer du papier, de l'encre, stencil et la RONÉO. Et où se les procurer? Dans certaines administrations, entrepôts de papeteries avec tous les risques que cela comporte.

La distribution de tracts dans Grenoble et sa région inquiète à la fois la Préfecture de l'Isère et le Gouvernement Paul Reynaud. Daladier qui, le 10 avril 1940 — nous sommes encore sous la III^{EME} République — prend un décret réclamant la peine de mort pour les communistes. Cette première période de la Résistance peut apparaître bien humble et sans éclat au regard des grandes luttes qui se sont déroulées par la suite. Les lueurs d'espoir étaient bien faibles et l'oppression paraissait sans faille. Pour obscure qu'elle soit, cette période a coûté beaucoup de sang. C'est en pensant à eux que viennent à l'esprit ces beaux vers tirés du poème **Les Roses de Noël**:

*Quand nous étions des étrangers en France,
Des mendiants sur nos propres chemins
Quand nous tendions aux spectres d'esérance
La nudité honteuse de nos mains*

*Alors, alors ceux-là qui se levèrent
Fût-ce un instant, fût-ce aussitôt frappés
En plein hiver furent nos primevères
Et leur regard eut l'éclair d'une épée*

Merci Louis Aragon pour cet hommage aux premiers Résistants.

Quelques années après la Libération mon désintérêt envers la Chancellerie s'aggrave. Cette institution est galvaudée. On ne peut aujourd'hui que déplorer la dérive clientéliste de son mode d'attribution. Je ne citerai que quelques exemples pour ne pas alourdir cette intervention:

- L'affaire Bettencourt: en quelques jours, le gestionnaire de cette dame se voit attribuer la Légion d'honneur. Le motif me semble être qu'il a engagé à son service la femme d'un ministre.

- L'affaire du PDG de Médiateur, Monsieur Servier: ce Monsieur a reçu le cordon de Grand-croix de la Légion d'honneur des mains de Monsieur Sarkozy, pourtant il a été démontré qu'un de ses médicaments — un antidiabétique — a fait entre 500 et 2000 victimes.

Concernant les militaires c'est la même indulgence coupable.

- Le 1^{ER} novembre 2011, un certain Jean-François Collin, un ancien de l'OAS, condamné à 12 ans de prison, recevait les insignes de Chevalier de la Légion d'honneur.
- Monsieur Papon qui n'a pas hésité à envoyer 15 000 juifs à la mort, était titulaire de la Légion d'honneur
- Le 28 novembre 2011, le Président Sarkozy n'hésite pas à exalter l'honneur, la patrie, la discipline et à élever Denoix de Saint Marc, officier-parachutiste, membre de l'État Major du Général Massu, auteur de premier plan dans le putsch d'avril 1961 — création de l'OAS — au rang de Grand-croix de la Légion d'honneur

J'arrête là cette énumération offensante, blessante qui m'a amené à discréditer cette institution.

Mais aujourd'hui, grâce à votre engagement, grâce à notre ADIRP du Vaucluse et sa présidente, vous avez relevé la qualité du titre de la Légion d'honneur.

Cette distinction me touche. Je sais que je vous la dois, je la partage avec vous.

Je vous en remercie chaleureusement,

Albert Cordola

LA LIBÉRATION DES CAMPS NAZIS, LE RETOUR DES DÉPORTÉS, LA DÉCOUVERTE DE L'UNIVERS CONCENTRATIONNAIRE.

I - LA LIBÉRATION DES CAMPS NAZIS

Contrairement à ce que l'on peut penser cette libération des camps a connu, sur le plan moral, des hauts et des bas, l'espoir de libération ou la crainte de l'extermination. Je vais donc vous parler de ma libération du Kommando de Kottern, dépendant du camp de la mort de Dachau.

Vers la fin avril 1945 nous entendons des bruits sourds.

- Est-ce un orage qui se prépare? Certainement pas, le ciel est clair.
- Est-ce la canonnade? Probablement.

Nous savions que les troupes américaines approchaient de la grande ville de Munich, située pas très loin de notre Kommando.

Un grand espoir et en même temps une joie contenue, prudente nous gagne. Nous sentons la fin imminente de notre calvaire, mais plus elle approche et plus l'angoisse monte. Ne vont-ils pas nous massacrer pour effacer les traces à quelques heures de la libération?

Connaissant la cruauté des S.S. le pire, l'extermination, peut se produire. D'ailleurs le S.S. chef du Kommando et le directeur de l'usine, un nazi, ont confirmé nos craintes. Ils ont tenu le même discours "Ne vous réjouissez pas, vous serez tous exterminés avant l'arrivée des américains."

Allait-on finir comme des bêtes alors que l'Allemagne nazie est à l'agonie?

À l'exception du S.S. les soldats qui nous encadrent sont des hommes d'âge mûr, originaires de Roumanie, qui avaient remplacé les S.S. suite à la défaite historique de Stalingrad où l'Allemagne a vu une de ses armées forte de 600 000 hommes capituler sans condition. Ces gardiens ne manifestaient pas une haine bestiale à notre égard et cela nous rassurait quelque peu. Malgré tout nous restons vigilants.

Nous restons quelques deux ou trois jours au camp puis l'ordre est donné d'évacuer le Kommando et nous marchons en direction du Tyrol.

Le bruit des canons se fait de plus en plus net et voici que les premiers soldats de l'armée allemande en déroute arrivent à notre hauteur. Ils s'adressent aux gardiens, leur conseillent de prendre la fuite, mais ces derniers hésitent.

Notre groupe s'était mis en queue du convoi. Il ralentissait le pas, prenait du retard, et remarquant le désintéressement des gardiens à notre comportement, nous quittons la colonne pour nous enfoncer dans les bois. La nuit tombe. Il faut trouver un gîte. Au loin une pâle lumière scintille. Nous allons dans sa direction. Tout à coup nous nous trouvons face à quatre soldats, jeunes, fusils au poing. Nous sommes surpris et saisis. Eux aussi. Intense émotion: est-ce la fin de notre périple? Non. Les soldats repartent et nous, nous reprenons notre marche vers cette lumière scintillante. Enfin nous apercevons une grande ferme. Les occupants calfeutrés dans leur

grande cuisine sont terrorisés. Nous les rassurons et demandons à manger et à offrir le gîte. Ce qu'ils firent.

Le jour se lève. Où aller? Que faire? Nous décidons de retourner au Kommando. À notre arrivée nous trouvons un groupe important de Français dont une partie venait du Kommando voisin Kempten. Je rencontre un camarade de l'Isère. Figurait aussi un camarade qui aurait pu être là aujourd'hui, Paul Bermond que je connaissais cinquante ans plus tard grâce à un professeur d'Histoire de Carpentras.

J'apprends également que le S.S. du Kommando de Kottern et le directeur nazi de l'usine ont été exécutés par un groupe de déportés russes. Les premières unités américaines arrivent, composées essentiellement de soldats noirs. Ils se montrent très généreux envers nous. Ils nous prennent en compassion, nous ravitaillent en vivres: boîtes de singe, c'est-à-dire de bœuf en conserve. Affamés, nous dévorons le contenu de ces boîtes, sans pour autant nous assouvir. Cette générosité distribuée sans précaution entraîne le décès de plusieurs déportés.

Notre objectif principal étant le retour en France nous nous organisons et désignons deux camarades chargés de discuter avec le commandement américains des conditions de rapatriement en France. Celui-ci nous explique qu'il est chargé de poursuivre la guerre et qu'il ne peut nous donner satisfaction. Toutefois, il nous indique que la zone militaire française n'est pas très loin et nous conseille de prendre contact avec les militaires français.

Rencontre avec cette délégation militaire française

Voici ce qu'elle nous propose: "DÉBROUILLEZ-VOUS POUR NOUS REJOINDRE ET NOUS NOUS ASSURERONS VOTRE RAPATRIEMENT EN FRANCE."

Ce qui fut fait. À Dachau nous prenons possession d'un gros camion et, tant bien que mal, nous arrivons en territoire occupé par l'armée française. Nous sommes immédiatement pris en charge. Un officier nous conduit dans un grand magasin de vêtements. Nous nous débarrassons de nos loques rayées, sales et sentant la chair brûlée, la fumée noire des crématoires qui fonctionnaient en permanence. Nous avons des habits corrects, certes non coupés sur mesure.

Cet arrêt à Stuttgart est bref. Nous repartons et nous traversons la zone industrielle de cette ville et quelle ne fut pas notre surprise de voir une zone intacte, aucune de ces hautes cheminées détruites, ni même ébréchées. Pourtant cette ville était régulièrement citée comme étant copieusement bombardée par l'aviation anglo-américaine. Face à cette surprenante situation j'étais perplexe. Comment se faisait-il que l'aviation anglo-américaine protège cette zone? Pourquoi ne cherchait-elle pas la destruction de ces usines afin d'entamer le potentiel militaire nazi?

Au fond, cette stratégie avait comme résultat de prolonger la guerre entre l'Allemagne et l'Union Soviétique afin qu'elles s'affaiblissent pour ensuite dominer sans partage le monde. Ces alliances entre États sont rarement sincères. Elles sont souvent parsemées d'arrière pensées, d'embûches. Il faut constamment être vigilant et clairvoyant. Après cette réflexion qui m'a toujours marqué et inquiété parce qu'elle présageait, après la victoire des forces alliées sur le nazisme, la mésentente, l'hostilité entre deux grandes nations: les USA et l'URSS.
J'en reviens au rapatriement.

II - LE RETOUR DES DÉPORTÉS

Nous arrivons à Strasbourg le 8 mai 1945, jour de la capitulation sans condition de l'Allemagne nazie. Nous remplissons une série de formalités auprès des Services de Radiodiffusion, puis avec un camarade, nous prenons le train en direction de Marseille. Arrivé en gare à Lyon, je change de train et prends la direction de Grenoble. Avant de nous séparer, poignante accolade avec mon ami et nous nous promettons de nous revoir. J'approche de Grenoble, j'aperçois le Massif du Vercors, puis celui de la Chartreuse, et plus loin la magnifique chaîne des Alpes.

L'arrivée en gare de Grenoble, un instant inoubliable!

En ouvrant la portière du wagon je suis enlevé par mon ami Séverin avec qui je jouais au foot. Résistant, il participait à l'accueil des déportés. Il m'emmène dans une salle d'attente où siégeait le secours populaire. Et là, je retrouve d'autres connaissances. Congratulations, joie débordante y règnent. Puis un responsable du secours populaire me conduit à ma demeure. Personne.

Nous sommes le vendredi 11 mai 1945, à l'avant veille des élections municipales où les femmes vont voter — je rappelle qu'une ordonnance du 21 Avril 1945 donne le droit de vote aux femmes. Elles voteront pour la première fois le 29 Avril 1945 et le 13 mai 1945. J'y suis invité et une ovation chaleureuse m'accueille. La salle de réunion n'étant pas ouverte, les gens attendent dans la rue et c'est à ce moment que ma mère arrive de son travail. Des personnes lui crient "Albert est là!". Je ne sais comment elle est descendue de son vélo et nous nous étreignons longuement.

Puis arrive celui qui fut mon contremaître avant mon arrestation et qui m'avait écrit à plusieurs reprises alors que j'étais en prison à Saint Étienne. S'approchant de moi, il ne me reconnaît pas. Des cris s'élèvent "C'est Albert!" Sa joie éclate. Il m'embrasse tout en me disant "on se reverra après la réunion." Ce qui fut fait, et nous invite, ma mère et moi, à déjeuner le dimanche suivant.

Si cette journée fut exaltante, elle fut également fatigante. Je vais donc passer une nuit chez moi, après plus de quatre ans d'absence.

Au matin je me retrouve dans la cuisine pour prendre le petit-déjeuner. Machinalement j'occupe la place de mon père décédé le 28 Août 1941 alors que j'étais emprisonné à la prison militaire de Mont Luc, à Lyon. J'inspecte la cuisine. Mon regard tombe sur le trois-quarts cuir pendu au porte manteau. Je revois mon père portant ce cuir. Je réalise à ce moment que je ne le reverrai plus. Mes yeux s'humidifient, ma gorge se noue. Il n'y aura plus de petit-déjeuner.

Une question reste sans réponse de ma part: comment se fait-il que je n'aie pas pensé plus tôt à mon père? Je ne me l'explique pas encore aujourd'hui. Pourtant la dernière vision que j'ai eu de lui m'avait profondément marqué : c'était dans les locaux de la police grenobloise. Il est entouré de cinq policiers. Je remarque ses joues tuméfiées, sa démarche difficile. C'est la dernière vision que j'ai de mon père.

Puis la vie reprend. Je retrouve mes anciens camarades. Pensant me chasser les idées tristes pouvant se lire sur mon visage, ils m'entraînent le samedi soir au bal des quartiers. L'allégresse de la foule me heurte. Je ne supporte pas la musique pourtant entraînante et joyeuse.

Que se passe-t-il? Tout simplement un choc de deux périodes: la France est libérée depuis 9 mois. Les Français ont retrouvé la liberté, le travail. Certes il y a encore des contraintes alimentaires mais l'espoir est là, alors que notre libération est récente. La liesse légitime réveille en moi le douloureux souvenir de Dachau, ce camp de la mort, avec ses appels interminables, ses montagnes de cadavres, ses pendaisons fréquentes. Me concernant, ce traumatisme durera plus d'un an. Et je ne suis pas le seul. Plusieurs de mes camarades déportés ont mal vécu ce retour à la vie civile. J'ajoute à cela que médicalement nous ne sommes pas surveillés. La France se relève péniblement de ses ruines, pillages organisés par les S.S. et puis aussi par la guerre qui depuis le 6 Juin 1944, jour du débarquement des forces militaires anglo-américaines se déroulent sur le territoire français, tous ces évènements retardent la mise en place du Programme National de la Résistance.

J'avais aussi une préoccupation personnelle à régler:

RETROUVER L'INSPECTEUR ET LES POLICIERS QUI NOUS ONT SAUVAGEMENT, MON PÈRE ET MOI-MÊME, MATRAQUÉS!

J'étais persuadé qu'en les retrouvant les sanctions seraient prises. Les renseignements obtenus me stupéfient. L'inspecteur est président du Comité d'Épuration de Savoie ou Haute-Savoie, décoré de la Légion d'honneur, ses hommes, tous des résistants. Dès lors, toute démarche devient caduque. Cependant j'aurais aimé les rencontrer. Si leur engagement dans la Résistance ne relevait pas d'un calcul opportuniste mais bien d'une conviction politique, ils auraient dû présenter des excuses. Ce faisant, ils accomplissaient un acte difficile certes, mais courageux et je les aurais acceptées. Tout homme, toute femme, peut, à un moment donné, être influencé par une propagande insidieuse. Une telle démarche aurait donné une authenticité patriotique de leur conversion. Ne les ayant pas

faites, je les considère comme des opportunistes, des Résistants de la dernière heure, plus préoccupés de leur piètre personne que du sort du pays.

J'ai subi également une autre souffrance.

Il y a quelques instants je soulignais la faiblesse de l'action médicale. Aucun contrôle de santé n'était effectué. Livrés à nous-mêmes, occupés par notre travail et l'activité politique et sociale, nous allions au-delà de nos forces. Conséquences: j'attrape une grave maladie appelée "phtisie galopante", autrement dit une "tuberculose à évolution rapide et pouvant être mortelle". J'ai fait un séjour d'un an dans un sanatorium et j'ai eu la chance de m'en sortir.

Tel est donc mon parcours concernant le retour en France. Il est fait de joies, de peines, de souffrances. Avec plus ou moins de gravité, d'intensité, c'est le sort de tous les rescapés. À cela s'ajoute l'immense tristesse des familles qui, tous les jours, attendent le retour autour des gares: le retour de leur fils, de leur fille, de leur mari, de leur épouse, et qui ne reviendront jamais.

Sur 89 000 déportés arrêtés par mesure de répression (Résistance), près de 50% ne sont pas rentrés et sur les 76 000 déportés raciaux, environ 3% ont survécu. Ces chiffres concernent uniquement la France. Sur le plan mondial, les experts ont estimé 6 millions de morts dans les camps d'extermination, et 4 millions dans les "camps de la mort lente."

Au total, c'est "10 millions de vies mêlées qui ont fait ces fumées noires."

Cette monstrueuse hécatombe, qui a bouleversé l'humanité entière quand elle a eu connaissance d'une telle horreur, me permet de tracter le troisième sujet de notre thème: la découverte de l'univers concentrationnaire

III - LA DÉCOUVERTE DE L'UNIVERS CONCENTRATIONNAIRE

Une précision importante: le camp de concentration en Allemagne nazie n'est pas un organisme provisoire mais une institution de maintien de l'ordre dans la vie sociale, intervenant aussi bien en temps de paix comme en temps de guerre ; à l'instar de la France où il existe des organismes chargés d'assurer la marche des Services publics. D'ailleurs le camp de Dachau — qui fut le premier camp créé sitôt l'ascension de Hitler au pouvoir — fut ouvert deux mois après, en mars 1933, donc bien avant la guerre. Le camp de concentration nazi est un élément essentiel à la société hitlérienne, qui elle, est absolument anti- démocratique, totalement dictatoriale.

Dans ces camps règne un climat de terreur permanent et de désolation extrême. L'horreur et la mort sont partout. Le déporté perd son nom. Il devient un numéro, un esclave. Il est voué au néant. C'est le but des camps. La vie y est indescriptible. C'est le bagne, l'asile de fous, la fosse aux lions. Quand un être humain perd le tiers de son poids, quand il a constamment faim, froid, peur, quand il est sale, déguenillé, habillé de vêtements trempés par la pluie ou gelés par le froid, quand il est conscient de sa déchéance, il perd sa dignité et la tentation est grande de s'effondrer, de craquer, de se jeter contre les fils de fer électrifiés.

Un ancien de Dachau pourrait écrire: "il y a des horreurs auxquelles l'esprit refuse à croire, parce qu'il ne peut se les représenter. C'est pourquoi l'on reste souvent sceptique en lisant des descriptions de choses affreuses..."**ET POURTANT CELA S'EST PRODUIT.**

Les mots peuvent décrire les atrocités mais ils ne peuvent pas les faire sentir. Souffrir et tuer, ainsi sont créés ces camps de la mort. Dans ces conditions on comprend le cri déchirant des rescapés : **"PLUS JAMAIS ÇA!"**

Mais aujourd'hui, 70 ans après, force est de constater que l'horizon est sombre. Des conflits locaux sont allumés et peuvent dégénérer en un conflit mondial.

On ne peut pas, on ne doit pas rester passif, indifférent face à une telle situation. Il faut que les gens s'expriment, interviennent auprès des autorités officielles, s'organisent, provoquent un mouvement populaire capable de faire reculer la guerre. La lutte pour la paix et le progrès social est difficile, ardue mais elle mérite de s'y attaquer.

IV - LA VIE PLEINE DE DANGER DE CERTAINS RÉSISTANTS

Nous parlons souvent des conditions de vie terrible dans les prisons et les camps de concentration nazis. Et nous avons raison, nous continuerons à le faire. Dénoncer l'inhumanité qui y régnait, l'inhumanité qui se chiffre à une dizaine de millions de morts, sans compter les mourants: nous continuerons à la faire.

Mais ce drame atroce ne doit pas nous faire occulter la vie des Résistants qui n'a rien d'enviable. Je parle des Résistants qui, traqués dans leur région, ont dû la quitter, ainsi que leur travail, leur famille, pour se réfugier dans un autre département avec un double objectif:

- 1 – Échapper aux poursuites policières
- 2 – Renforcer l'organisation de résistance dans un autre département

Ceux-là vivent dans des conditions matérielles et psychologiques particulièrement stressantes. Après la libération j'ai eu l'occasion de discuter avec certains de mes camarades résistants. J'ai lu également plusieurs récits retraçant la vie angoissante de ces hommes et de ces femmes. Voici un aperçu de ce que j'ai lu et entendu:

Tout d'abord, une règle absolue: "un Résistant doit se méfier de tout et de tous, non seulement de ses ennemis déclarés, mais même de ses amis, qui, avec la meilleure volonté du monde, peuvent le trahir s'ils ne sont pas au courant de son activité clandestine; et, s'ils le sont, peuvent, s'ils sont arrêtés et interrogés **avoir, sous la torture, une défaillance de la volonté.**"

Un autre résistant écrivait: l'angoisse ne cessait pas de nous habiter. Chaque bruit isolé dans la rue, chaque ronflement de moteur, le passage de chaque personne pressée dans l'escalier, le bruit d'un trousseau de clés, tout nous faisait frémir.

Dans la clandestinité tout est incertain, fuyant, dangereux. Le péril se trouvait dans le café où l'on entrait par hasard: l'ennemi c'est le policier qui vous reconnaît. Lorsque vous quittez un ami il est préférable qu'il ne vous dise pas où il va: vous pourriez être arrêté et torturé le dénoncer. Vous mêmes ne dites jamais le secret de votre résidence, le lieu de vos rendez-vous.

La nuit dans l'hôtel n'est pas moins menaçante. Nous écoutions les premiers pas dans la rue, les premiers éclats de voix, les premières voitures qui s'arrêtent, repartent.

À tout moment nous nous apprêtions à entendre retentir ce coup de sonnette qui a réveillé tant de camarades et que suivait toujours le cri fatal **"OUVREZ! POLICE ALLEMANDE!"**

Une obsession permanente pour ces Résistants: **"Tiendrai-je sous la torture?"**

Une idée fixe: pas un soir, un Résistant se remémore, qu'il rentrait dans une de ces nombreuses chambres qu'il occupait sans songer que les allemands étaient là, dans l'ombre de la pièce, qu'ils l'attendaient et l'arrêteraient.

Telle est la vie dangereuse, pleine d'incertitude des Résistants. Aussi, pouvons-nous être fiers d'avoir parmi nous, ce soir:

- **Mireille Garcin**, Agent de liaison de Jean Garcin: Colonel Bayer
- **Sylvain Meyer**, dit Commandant Gervais FTPF
- **Pierre Orinier** dit Coquinette FTPF

**N'oublions pas ceux qui ont risqué leur vie pour notre LIBERTÉ !
N'oublions pas ceux qui ont sacrifié leur vie pour notre LIBERTÉ !**

Les premières années qui ont suivi la fin de la guerre nous pensions avoir construit un monde meilleur d'où les conflits seraient bannis. Malheureusement les puissants de ce monde, les maîtres de la finance et de l'industrie, dans leur course effrénée de domination, ont recréé un climat d'insécurité permanent alors même que notre vigilance s'émuait. C'est dans cette période que le grand écrivain italien Pierre Livi, lance cet avertissement:

"Ce qui est arrivé hier
peut se reproduire aujourd'hui.
Et ce, dans n'importe quel pays."

Pour comprendre le sérieux de cet avertissement il faut se remémorer comment Hitler a réalisé son ascension en Allemagne. Il accède au pouvoir alors que son pays connaît une grave crise à la fois politique, économique et sociale: 6 millions de chômeurs !

Dans ce contexte il est facile de convaincre une partie du peuple allemand qui, seul, peut redresser la situation. Il abolit la démocratie et s'attribue tous les pouvoirs. De plus, la propagande officielle lance le mythe de race supérieure, exaltant la violence et le racisme.

Or c'est cette tendance que nous constatons aujourd'hui en France. La courbe du chômage grimpe, le racisme se développe. L'anti-africain et l'anti-arabe se développent et gagnent la population française. Les différentes élections en montrent l'influence grandissante dans l'esprit des

Français. C'est cette corrélation entre ces deux situations qui a conduit l'écrivain à préciser que:

***"Ce qui est arrivé hier
peut se reproduire aujourd'hui.
Et ce, dans n'importe quel pays."***

ET POURQUOI PAS EN FRANCE?

Donc vigilance ! Apprendre à déceler les idées et les faits qui sont signes de la reconnaissance du mal et permettre d'éviter son retour.

Mais encore une fois, je tiens à exprimer ma confiance en vous, les jeunes, en la jeunesse de France qui en tous temps a pris une part active dans la lutte pour plus de progrès et de justice.

Et je rappelle ce personnage historique, un de nos plus grands écrivains, un de nos plus grands poète: père de Gavroche, gamin de Paris, frondeur généreux. **Victor Hugo**, écrivait il y a 150 ans, dans les *Châtiments* ces vers magnifiques adressés à la jeunesse:

"Ceux qui vivent, ce sont ceux qui luttent;
Ceux dont un dessein ferme emplit l'âme et le front.
Ceux-là vivent! Les autres, je les plains.
Car le plus lourd fardeau, c'est d'exister sans vivre.
Inutiles, épars, ils traînent ici-bas.
Le sombre accablement d'être en ne pensant pas."

Alors réfléchissez, pensez, comprenez avant de croire, défendez ce qui vous paraît juste ! Conduisez-vous en citoyens ! Ne subissez pas l'avenir. Construisez-le pour assurer plus de bien-être et de progrès dans un monde en PAIX !

Je vous remercie chaleureusement de votre attention.